

On lit dans le *Canadien* :

"QUAND ON FAIT SON DROIT.

"Allons, voyons! un peu de place
Pour mon pauvre vieil encrier!
Pourquoi donc faire la grimace,
Mon grave ami monsieur Pothier!
Je vous croyais plus raisonnable;
C'est mal à vous d'être offensé:
Depuis plus d'un mois sur ma table,
Vous que je n'ai pas déplacé!
Bien, laissez-moi là, sur mon code,
Vous poser bien courtoisement,
Et je vais griffonner une ode
A ma paresse d'Étudiant.

"D'abord, mettons sur notre chaise
L'inoffensif et lourd Domat,
Et ma personne tout à l'aise
Ce soir lui tiendra lieu de bât.
Pour vous, légivore poussière
Dont mes bouquins sont tout épais,
Ne montez pas votre colère,
Sur vos lauriers dormez en paix!
Auteurs, n'effrayez pas ma muse
S'il lui plaît de venir chez nous,
Car j'entends bien qu'elle s'amuse,
Ne fût-ce qu'en riant de vous.

"Arrière, Merlin, Demolombe!
Arrière, Dumoulin, Brillouin,
Toullier, Ricard, Mislé, Lacombe,
Par-dessus, Guyot, Duranton!
Fournel, je hais ton "VOISINAGE,"
Et Pothier, ta "SOCIÉTÉ,"
Si j'entends bien le "MARIAGE,"
Sois sûr, c'est sans "COMMUNAUTÉ!"
Que venez-vous parler de "VENTES?"
Qu'ai-je affaire à vos "HÉRITIERS?"
Il n'y a guère que des "RENTES"
Que j'apprécierais volontiers.

"Je n'aime pas vos "SERVITUDES;"
Mais pour connaître votre nom
Faisons du code nos études,
Et nous n'apprenons pas trop long.
—Mais j'avais pourtant, ce me semble,
Une ode à faire, une ode, ô dieux!
Une ode à faire—mais, j'en tremble!
Et moi qui suis si paresseux!
Moi, faire une ode à ma paresse!
Mais c'est du travail—brisons-là.
Faire des vers à son adresse:
Je l'aime bien trop pour cela!

"ACHILLE FRÉCHETTE.

"Québec, septembre 1868."

A L'ÉTRANGER.

Revue et Chronique.

Souvent et depuis bien longtemps, on répète qu'il faut voir dans l'histoire du passé des leçons pour l'avenir. Pour développer ce précepte plein de bon sens et de sagesse, on a fait bien des livres, ou trop longs ou trop courts; on a débité d'innombrables discours; on a composé plusieurs centaines de vers dont quelques-uns sont admirables... à citer; on a rempli bien des colonnes de journaux, de revues, de pamphlets et de brochures. Cependant, est-ce qu'il est vrai de dire que chaque siècle a profité des enseignements renfermés dans l'histoire du siècle antérieur?

Ce serait agir avec témérité et irréflexion que de faire à cette question une réponse pleinement affirmative. La guerre a-t-elle jamais disparu de sur la surface du globe pour l'espace de cinquante années? Il est impossible de trouver dans l'histoire un seul siècle pendant lequel la terre n'a pas vu quelques flots de sang humain, versés dans une émeute, dans une bataille, dans une lutte quelconque d'hommes contre hommes. Montez sur quelque cime élevée, jetez un regard en arrière... chaque anneau qui compose ce que les poètes nomment la chaîne des temps, n'a-t-il pas sa tache de sang? Chacun de ces anneaux ne porte-t-il pas la trace d'une main ensanglantée, la main de la discorde?

Sans aucun doute, les souvenirs du passé sont réellement des leçons pour le présent et l'avenir; mais les hommes, tout en reconnaissant la sagesse de cette maxime, n'ont pas encore, jusqu'à aujourd'hui, trouvé assez de force et de bons sens pour la mettre en pratique.

Chaque siècle a écrit dans l'histoire des hommes sa page ensanglantée. Le nôtre, qui promettait de tant faire pour le bien-être de l'humanité, a-t-il été plus sage, a-t-il été plus pacifique, a-t-il versé moins de sang que ses prédécesseurs?

Ah! la page qu'il inscrira dans les annales de l'humanité sera ni moins maculée, ni moins sanglante, ni moins navrante que celles des âges passés.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire militaire depuis 1800... en numéraire. Les Anglais, les Autrichiens, les Allemands, les Russes, les Espagnols, les Portugais écrasent, après grand nombre de batailles sanglantes, Napoléon premier.

En Egypte, les Anglais, les Russes et les Français s'allient aux Grecs pour leur aider à vaincre le vice-roi d'Égypte.

La conquête d'Alger sur les Arabes; la guerre d'Orient, la campagne d'Italie; l'occupation du Mexique; la guerre récente de l'Autriche contre l'Italie; la fameuse expédition en Abyssinie; l'assassinat, la dévastation de la Pologne; les révolutions françaises depuis 1815; la révolution espagnole; le vol des États Pontificaux; et la terrible guerre Franco-prusse, où dans l'espace de sept mois il y a eu 23 batailles, 9 engagements meurtriers et presque 20 sièges (parmi lesquels le siège de Paris) enfin, la dernière révolution des communistes: sont-ce là des signes, des certificats, ces arrhes de paix et de tranquillité que l'Europe donne au monde depuis soixante-et-dix ans?

Sans parler des troubles qui ont eu lieu dans l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique, passons à notre Amérique.

Les guerres du Chili, du Pérou, du Brésil, de la république Argentine; la révolte de Cuba contre l'Espagne; les troubles, l'anarchie même au Mexique et au Texas; les troubles de St. Domingue; notre guerre de mille huit cent douze contre les Américains; notre révolution de 1837; la guerre civile de quatre ans aux États-Unis... ces événements ne prouvent-ils pas que le Nouveau-Monde aime la paix et profite des ensei-

gnements des âges passés et de ceux que lui a données le Vieux Monde!

"Mais c'est bien fini. Le monde va se reposer maintenant et mettre bas les armes; il emploiera les trente ans qui lui restent encore à panser ses blessures, à laver ses plaies toutes béantes et qui saignent encore."

Erreur, erreur; affirmer cela n'est rien autre chose qu'avancer une absurdité. La France a failli mourir, elle tente en ce moment de se suicider; cependant, elle se relèvera, non pas pour croître et prospérer en paix, mais pour prendre la route de la revanche. Oui, sa revanche; et elle sera terrible et sanglante. La Russie est prête à saisir sa proie, la Turquie, coûte que coûte. L'Angleterre vient de voter la réorganisation de son armée... Les nouvelles de chaque semaine, de chaque jour, nous apportent le récit d'une émeute, la menace d'une déclaration de guerre... etc... Voilà où nous en sommes, voilà les espérances sur lesquelles nous pouvons prédire que le grand dix-neuvième siècle finira dans la paix, dans un pacifique *far niente!*

ROME.

Quand le Pape était sur le trône, une foule d'écrivains criaient sur tous les tons que le gouvernement clérical ne pouvait jamais donner le bonheur à ses sujets. Nous ne voulons pas examiner si c'est à tort ou à raison; mais est-ce que le gouvernement de Victor-Emmanuel donne une grande somme de bonheur aux citoyens de Rome? Des correspondances qui arrivent de Rome, datées du 9, 12 et du 13 mars, sont remplies de récits des actes de violences qui se commettent partout dans la capitale de l'Italie.

Je résume brièvement deux lettres adressées au *Courrier des États-Unis*: "Ce sont toujours les mêmes procédés: (parmi la population romaine): il y a le *cléricale* et le *libérale*. Le *cléricale* est en minorité, ce qui donne au *libérale* l'audace de l'injurier."

Pendant que le Père Zommasé prêchait au Gesù, il fut interrompu et injurié pendant son sermon par des jeunes gens de Rome, portant le costume de la garde nationale. Sur la place du Gesù, il y eut une rixe où de nombreux coups de poings et de bâtons furent échangés. Les femmes criaient: "A bas les profanateurs du temple de Dieu."

Le lendemain, les désordres recommencèrent. Les troupes pénétrèrent dans l'église, un prêtre fut arrêté à l'autel même et l'on fouilla l'église. Les libéraux procédèrent de même dans toute les églises, au point qu'il est question de mettre Rome en interdit."

Une partie de la presse romaine est à la solde du gouvernement de Florence.

"Rome est triste et sans vie. La conviction profonde ici est que tout cela n'est ni sérieux ni durable."

Le Pape vient d'écrire au cardinal Canstantin Patrizzi une lettre dans laquelle il affirme positivement que c'est lui faire injure que de croire qu'il se laisse conduire par l'influence que les Jésuites exercent sur lui; que les Jésuites sont dignes de respect et d'admiration, ainsi que tous les autres religieux, parce que l'Église a besoin d'eux pour propager la foi et servir ses intérêts.

Notre Saint-Père continue en disant que les Jésuites ont toute son estime et sa bienveillance.

La fin de la lettre affirme que le Pape n'est pas libre et qu'il se considère comme gêné dans l'administration même spirituelle de l'Église par les prétendues concessions du roi galant-homme.

FRANCE.

La France, à part Paris, est tranquille; une grande partie de la population de cette ville est opposée au mouvement terroriste: le gouvernement de Versailles a pour lui le droit, la force et l'approbation de tous les honnêtes gens; la majorité de la presse du pays tout entier l'encourage à agir, cependant, rien de décisif n'a encore été fait jusqu'à aujourd'hui. Le *Courrier des États-Unis* dit que les séditions n'ont monté sur le dos des "gens d'ordre" que parce que ceux-ci se sont mis à plat ventre.

On a encore fait, pendant la semaine dernière, un grand nombre d'arrestations arbitraires. Les insurgés se divisent un peu, et il y a parmi eux un parti qui parle de réconciliation. Il a, paraît-il, demandé aux ambassadeurs d'intervenir pour faire la paix entre les communistes et le gouvernement de Versailles. Mais les ambassadeurs ne veulent pas se mêler dans cette affaire. La réconciliation est impossible; les insurgés n'ont aucun droit et ne peuvent pas être reconnus comme une société dûment constituée par l'Assemblée Nationale ou par un gouvernement étranger.

Le 10, les insurgés étaient maîtres de Chatillon, Asnières, Poissy, du Jaurate, Boulogne et autres villages sur la Seine. Le 11, le comité des insurgés était dégoûté du fonctionnement de la commune. Il répétait encore qu'il fallait renverser l'Assemblée Nationale si l'on voulait sauver la république. Le 11, une dépêche dit qu'il y a même des femmes insurgées qui encouragent le mouvement insurrectionnel. Un ordre de Dombrowski empêche les citoyens de sortir de Paris sans permission. Il devait y avoir une attaque générale contre Paris par les troupes du gouvernement, sous la conduite de Vinoy, mais elle n'a pas eu lieu. Ce jour-là, le plus meurtrier engagement eut lieu entre Chatillon et les forts du Sud; les pertes ont été très-considérables des deux côtés. Le 13 et le 14, les insurgés attaquèrent les troupes du gouvernement en plusieurs endroits. La dernière nouvelle, du 14 au soir, annonce que les insurgés ont été chassés de toutes les positions qu'ils occupaient aux environs de Paris; que l'armée de MacMahon était sur le point d'exécuter une attaque générale contre Paris, et que la démagogie va se trouver contrainte à abaisser son pavillon et à mettre bas les armes. Il vaut mieux tard que jamais.

Pendant la dernière semaine, les insurgés ont menacé de mort monseigneur Derbois, et après avoir saccagé l'église de la Madeleine et de l'Assomption, ils ont dépillé Notre-Dame de Paris. En outre, ils ont supprimé plusieurs journaux, et s'ils ne sont promptement mis à l'ordre, ils se préparent à commettre bien d'autres infamies.

EDMOND ROTTOT.

La modestie n'est pas seulement une qualité ou un ornement de l'âme, c'est encore la sauve-garde la plus sûre de la vertu. C'est un sentiment délicat et exquis qui inspire à l'âme une grande horreur pour la moindre des taches qui pourrait souiller sa céleste pureté.

EPISODES TOUCHANTS DE LA GUERRE.

Tous les jours on peut voir, aux Champs-Élysées, un chasseur à pied, accompagné d'un gardien, s'essayant à marcher à l'aide de béquilles.

Il vient d'être amputé de la jambe droite; les trois quarts de la cuisse ont été enlevés.

Cet enfant—il paraît à peine âgé de dix-neuf ans—a été l'un des rares survivants des terribles opérations chirurgicales faites pendant le long siège de Paris. Mais si l'art lui a conservé la vie, son esprit s'est voilé, hélas! à jamais.

Voici l'histoire:
C'est un fils de bonne famille, engagé dans les chasseurs à pied dès le début de la guerre. Il eut la jambe droite trouée par une balle à l'affaire du 29 octobre, près de l'Hay, et fut porté dans une ambulance.

L'amputation fut bientôt jugée nécessaire, mais on l'ajourna devant la résistance énergique du blessé, qui déclara à plusieurs reprises préférer cent fois la mort.

Le mal, pourtant, faisait lentement ses ravages. La science de pouvait s'arrêter devant les résistances du jeune homme, résistances qu'elle rencontre souvent chez les blessés, mais que le temps et l'instinct de la conservation finissent par amortir.

Il fut soumis à l'action du chloroforme, et la cruelle opération s'accomplit sans difficulté.

Quand il s'éveilla, il n'eut d'abord pas conscience de la séparation qui s'était faite à son insu.

On dut le préparer à connaître la triste vérité. Aux premiers mots qu'on lui en toucha, un éclair affreux traversa son esprit:—ce fut le dernier,—il rejeta violemment les couvertures de son lit, vit les bandages ensanglantés, poussa un cri....

Il était fou!...
Aujourd'hui la raison est submergée, mais l'instinct sur-nage.

Le pauvre enfant apprend à trainer sur ses béquilles ses dix-neuf ans et sa folie.

On lit dans l'*Opinion* d'Anvers:

Tout Anvers l'a connu. Il jouait de la flûte en fer-blanc, le dimanche, place Verte, à la sortie de la messe de midi, et c'est lui qui a appris à nos gamins à chanter:

Allons, enfants de la Patrie,

Le jour de gloire est arrivé.

Ou bien, le chant du départ:

Mourir pour la Patrie,

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Il s'appelait Gaspard et avait été fifre, en France, dans une musique de régiment. Il voyageait en compagnie d'un guitariste. Voici ce que ce dernier nous a raconté:

Après les désastres de Wissembourg, de Woerth, de Forbach, Gaspard n'y tint plus.—"Il faut que je parte, dit-il, au guitariste. Toi, tu as quatre enfants et une femme, tu te dois à eux, moi je me dois à mon pays." Son camarade eut beau lui faire des remontrances, c'était une idée fixe: il partit.—Gaspard s'engagea pour la durée de la campagne. Hélas, celle-ci devait être courte pour lui. Le pauvre flûtiste a été tué à Sedan. Une balle est venue le frapper en pleine poitrine au moment même où il soufflait dans son turlututu: Mourir pour la patrie!...

C'est dommage, nous dit le guitariste de qui nous tenons cette histoire, c'était un garçon bien remarquable. Je ne le remplacerai pas.

Le *Petit Marseillais* raconte ce drame intime:

Hier matin, dans une des rues d'Endoume, un jeune militaire, qui arrivait d'Allemagne, voyait une foule sympathique et émue se presser autour de lui.

Des mains tendues serraient les siennes, des saluts affectueux accueillait de toutes parts cet enfant du quartier, revenu enfin au milieu de ses amis.

On était d'autant plus heureux de le revoir, que le bruit de sa mort avait couru et que le bruit de cette mauvaise nouvelle avait été presque confirmé plus tard.

Disparu depuis nos premiers désastres, on n'avait plus reçu de ses nouvelles.

Tout à coup, d'une des maisons sort une femme à l'air triste et abattu; la joie des autres paraît une douleur pour elle; car l'infortunée avait un fils, et cet enfant unique a trouvé la mort sur un champ de bataille.

Dès qu'il l'aperçoit, le jeune soldat écarte vigoureusement ceux qui se pressent autour de lui; la figure rayonnante de joie, il s'élançait vers la femme.

Elle lève les yeux, et à la vue de cette figure amaigrie par les souffrances, de ces traits qui lui rappellent celui qui n'est plus, elle chancelle et pâlit.

—Ma mère! ma bonne mère! s'écrie le soldat, c'est moi, moi, votre fils, ne me reconnaissez-vous pas?

C'était trop de bonheur pour la pauvre mère.

Le fils qu'elle croyait mort, qu'elle avait pleuré, dont elle portait encore le deuil, il était là, devant elle, lui tendant les bras.

Elle ne put résister à l'excès de sa joie; elle poussa un cri terrible et s'affaissa sur elle-même.

Le bonheur l'avait tuée.

On lit dans un journal de Paris:

Nos environs ont vu, pendant le siège, des patriotes nombreux dont les actes héroïques arrivent peu à peu à notre connaissance. Un jour, à Bougival, les Prussiens avaient arrêté, sous diverses accusations, trois habitants, un nommé Martin, le docteur du Borgia et un autre dont nous regrettons de ne pas savoir le nom.

Martin avait coupé les fils télégraphiques, et, jugé sommairement, il avait, pour ce fait, été condamné à mort.

Mais les Prussiens espéraient obtenir un rançon pour ces prisonniers; il les amenèrent sur la place du village, et, après avoir réuni tous les habitants, ils demandèrent 10,000 francs pour laisser la vie sauve à Martin.

Les Bougivalois se consultaient, lorsque Martin, les appelant, leur dit d'une voix ferme:

—Ce n'est pas la peine de tant discuter. Si vous payez, je recommencerai demain.

Et on le fusilla séance tenante.

Le docteur du Borgia et son autre compagnon furent envoyés en Allemagne, où ils sont restés prisonniers jusqu'à ce jour.